

qui furent longtemps la seule nation industrielle et civilisée de la Péninsule italique. L'aventure de Tarpéia avait eu son pendant en Grèce, selon le récit d'un vieil historien : lorsque Brennus, roi des Galates, ravageait l'Asie, il vint à Ephèse avec son armée, et tomba amoureux d'une courtisane de cette ville. Celle-ci promit de lui accorder ses faveurs et de lui livrer la ville, s'il lui donnait des *bracelets* et d'autres objets de toilette. Le barbare y consentit, et ordonna à ses soldats de jeter sur elle tout ce qu'ils possédaient d'or et de bijoux ; ceux-ci obéirent, et l'avidité courtisane périt, écrasée sous le poids du métal qu'elle aimait tant. Il y avait une grande variété dans ces *bracelets* portés par les barbares. Le musée de Worms possède deux *bracelets* d'airain du travail le plus fin et le plus délicat, et disposés de manière que, tout en serrant le poignet, ils remontent à peu près jusqu'au milieu du bras. Ils sont composés de douze cercles reliés entre eux et qui suivent la forme du bras, c'est-à-dire vont en s'agrandissant peu à peu. Leur poids est de treize onces ; ils sont attachés par des courroies mobiles, et les divers anneaux qui les composent rendent, en se choquant, un son éclatant. Le musée de Cluny, parmi ses *bracelets* celtiques, en possède qui se rapprochent de celui dont on trouve la description dans le curieux ouvrage de Bartholinus : *De Armillis veterum*.

Saxon le Grammaire rapporte une curieuse anecdote, qui montre bien de quel usage général les *bracelets* étaient pour les hommes. Un certain Wigon, ayant reçu un *bracelet* du roi Rolon, s'empressa d'en parer son bras droit, et, désirant en obtenir un semblable pour le gauche, il éleva sa main droite en l'air, cachant au contraire avec une honte feinte la gauche derrière son dos. Interrogé pourquoi il agissait ainsi, il répondit qu'il ne voulait pas la montrer dans cet état de pauvreté, parce qu'elle eût rougi de se voir sans ornement. Cette réponse ingénieuse lui valut un second *bracelet*.

Les dons de *bracelets* par les généraux romains étaient très-fréquents : Tite-Live raconte qu'après la guerre samnite, Papirius donna à tous ses cavaliers des *bracelets* d'argent pour récompenser leur belle conduite. A Rome, les troupes auxiliaires et les étrangers recevaient comme décorations des colliers d'or, tandis qu'on ne donnait aux Romains que des colliers d'argent ; en revanche, les citoyens seuls recevaient des *bracelets*, récompense qui n'était jamais accordée aux étrangers. Mais ces *bracelets*, ces colliers donnés comme récompense de la valeur, les Romains ne les portaient presque jamais, les gardant comme souvenir de gloire, et se contentant de les étaler sur leur poitrine aux jours de cérémonie et de triomphe, comme on peut le voir dans plusieurs peintures et bas-reliefs. Ils appelaient même barbares et méprisants souverainement les Gaulois et les Asiatiques qui portaient cet ornement féminin ; chez eux, sous l'empire surtout, s'en parer était une marque de mollesse et de mauvais goût. Aussi Suétone dit, en parlant de Caligula : « Ses vêtements, sa chaussure et sa tenue en général, n'étaient ni d'un Romain, ni d'un citoyen, ni même d'un homme ; souvent il portait une espèce de casaque peinte et ornée de pierreries, et se montrait ainsi en public avec des manches et des *bracelets* ; d'autres fois, il était vêtu de soie et s'habillait d'une jupe. » Martial et Pétrone se moquent également de la vanité d'un parvenu qui porte des *bracelets* pour mieux étaler sa richesse. Suétone parle aussi d'un *bracelet* de Néron, qui, pour ainsi dire, est historique. Lorsque Agrippine commença à ambitionner l'empire pour son fils, elle ne négligea rien pour fixer sur lui les regards et les espérances des Romains. Elle répandit secrètement le bruit que Messaline et Claude avaient voulu faire assassiner le jeune Néron, voyant en lui, pour leur fils, un rival redoutable, mais que les dieux l'avaient protégé. Au moment où les meurtriers s'avançaient pour le frapper, un dragon, sorti de son lit, les avait effrayés et mis en fuite. En souvenir de cet incident miraculeux, Agrippine fit porter à Néron, dans un *bracelet* d'or, une peau de serpent trouvée près de son lit. Néron resta paré de ce *bracelet*, comme d'un talisman, jusqu'au jour où il fit assassiner sa mère ; le remords lui fit alors éloigner de lui tout ce qui lui rappelait ce funeste souvenir, et ce *bracelet* fut au nombre des objets dont il se sépara.

« Ce que les Grecs, dit le P. Montfaucou dans son *Antiquité expliquée*, appelaient *psellion chlidon* ou *brachionistér*, et les Latins *armilla*, c'est-à-dire *bracelet*, était en usage chez ces deux nations et chez plusieurs autres. Nous avons vu un *bracelet* à trois tours sur une statue de Lucile, femme de l'empereur Lucius Verus ; d'autres sont tout d'une pièce, et la plupart de fer ; mais ils étaient autrefois ou argentés ou dorés, et quelquefois d'or pur, selon Denys d'Halicarnasse. L'un des plus curieux que nous ayons vus, qui est de fer, était autrefois couvert d'argent ; il a à l'un des bouts une tête de bélier. Le plus singulier de tous est un *bracelet* tout rond, qui laisse un vide pour y placer un anneau de grandeur ordinaire ; dans cet anneau était une médaille d'argent de l'empereur Héliogabale, avec cette inscription à la tête : *Imp. Antonius pius Aug.* ; au revers était un homme tenant une patère sur un autel ; l'étoile, marque ordinaire de cet empereur, s'y voyait aussi. Les *bracelets* étaient à l'usage des per-

sonnes de toutes conditions ; les hommes en portaient aussi bien que les femmes. Les Sabins, dit Tite-Live, en portaient au bras gauche qui étaient d'or et fort pesants. C'était une marque arbitraire d'honneur ou d'esclavage : on en donnait aux gens de guerre en récompense de leur valeur. Une inscription ancienne représente la figure de deux *bracelets*, avec ces paroles : *Lucius Antonius Fabius Quadratus, fils de Lucius, a été deux fois honoré par Tibère César de colliers et de bracelets*. Quand l'empereur faisait ce présent, il disait : *L'empereur te donne ces bracelets d'argent*. Il y en avait aussi d'ivoire. Ceux de cuivre ou de fer semblent avoir servi aux gens de basse condition et aux esclaves. Les *bracelets* étaient aussi une marque de servitude, comme le prouve un passage de Suétone. Capitoline, dans sa *Vie de Maximin*, qui succéda à Alexandre Sévère, donne par deux fois au *bracelet* le nom de *dextrochium*. Voici le passage curieux qui nous vaut ce renseignement : Maximin était d'une taille gigantesque (huit pieds un pouce), sa force répondait à sa taille, et ses membres y étaient proportionnés ; il menait lui seul un chariot chargé ; d'un coup de poing il faisait sauter les dents à un cheval, d'un coup de pied il lui cassait la jambe ; il donnait d'autres preuves de sa force fort extraordinaires, que chacun peut lire dans Capitolin ; mais ce qui importe à notre sujet est que son ponce était si gros, que le *bracelet* ou *dextrochium* de sa femme lui servait de bague, ce qui fait voir qu'on portait des bagues au ponce comme aux autres doigts.

Les dames grecques, comme les dames romaines, avaient divers *bracelets* et des noms pour chacun d'eux. Le *psellion* des Grecs, *armilla* des Latins, se portait sur la partie charnue du bras, tout près de l'épaule. Ce n'était pas par vanité seulement que les femmes se paraient de cet ornement ; elles le portaient ainsi pour une cause hygiénique, croyant très-favorable à la santé ce contact de l'artère et du *bracelet*, dont l'or, selon une opinion de ce temps, contribuait à enrichir le sang ; c'est la même croyance que les déterminait à porter des *bracelets* d'or plutôt que des anneaux, pensant, dit le savant Bartholénus, que, placé au poignet, l'or aurait plus de communication avec les veines que l'anneau placé au doigt. C'est à cette cause qu'il faut sans doute attribuer la multiplication des ornements de ce genre, qui se portaient partout, même aux pieds, comme on le voit dans nombre de sculptures antiques. L'usage de ce *bracelet*, appelé *periscelis*, était si général, même dans les premiers siècles du christianisme, que saint Cyprien, dans son livre du *Costume des vierges*, dit aux femmes chrétiennes : « Que vos pieds soient libres d'entraves dorées. » Nous avons dit, au mot *arce*, que les *bracelets* portés au bras droit se nommaient *dextroale* ou *dextrochium* ; que le *spathalum* se distinguait par les clochettes qui y étaient attachées ; et que la marque particulière du *spinther* était de ne point fermer par un cadenas, mais de rester en place par sa propre élasticité et la pression qu'il exerçait sur les chairs. Outre ceux-là, il y en avait bon nombre auxquels le préjugé et la superstition populaire attachaient des effets merveilleux. Dans son *Histoire naturelle*, Pline s'exprime ainsi : « La première dent qui tombe à un enfant, pourvu qu'elle ne touche point la terre, donne une amulette qui, enchaînée dans un *bracelet* et portée continuellement au bras, préserve des maux de matrice. » Et plus loin : « Selon Laïs et Salpé, la morsure des chiens enragés, les fièvres tierces et quartes se guérissent avec de la laine de bélier noir, imbibée de sang menstruel, et renfermée dans un *bracelet* d'argent. Diotime de Thèbes recommande, dans ce cas, un petit morceau d'étoffe quelconque, ainsi trempé dans ce sang et porté dans un *bracelet* de fil. » Voici une dernière recette qui n'est pas moins merveilleuse. « Une langue de renard en *bracelet* préserve de toute affection ophthalmique. Les merveilles racontées sur le lièvre marin ne le cèdent point aux précédentes. Pris en aliment ou en quelque breuvage, il est un poison ; son aspect même tue quelques personnes. Une femme grosse, qui aperçoit seulement la femelle de ce poisson, est saisie à l'instant de nausées et de convulsions d'estomac si violentes, qu'elle avorte. Le remède est d'avoir en *bracelet* un lièvre marin mâle séché dans du sel. »

L'or, l'argent, l'ivoire, le corail, les perles, les pierres précieuses, étaient la matière employée le plus ordinairement pour les *bracelets*, qui souvent étaient ornés de riches camées ; quelques-uns étaient formés de plusieurs camées reliés ensemble, usage qui s'est conservé encore à Naples pour les *bracelets* faits en lave du Vésuve. Ceux qu'on voit au musée de Naples et au musée Campana attestent à quel degré de perfection cette branche de la bijouterie était arrivée chez les Romains. Ceux des classes pauvres étaient en bronze, en fer, en fruits de toute sorte, surtout en baies rouges imitant le corail, usage qu'on retrouve encore chez les paysannes de la campagne italienne. On en faisait même en dattes enfilées les unes dans les autres, et recouvertes d'un mince papier doré ; c'était un de ces *bracelets* que les clients pauvres envoyaient à leurs riches patrons, comme cadeau, à la fête des saturnales. Quoique la forme des *bracelets* variât à l'infini, la plus généralement adoptée, celle qu'on retrouve le plus souvent dans les peintures et dans les statues antiques, est celle

qui représente un serpent enroulé autour de lui-même. L'habitude des bacchantes de porter des serpents autour de leurs bras fournit probablement aux artistes l'idée de donner cette forme à leurs *bracelets*. Les exemples en sont nombreux dans les statues et dans les peintures antiques : on peut citer pour exemple une cariatide de la villa Negroni et la fameuse Ariane du musée du Vatican, qui a été prise à tort pour une Cléopâtre, à cause du serpent enroulé autour de son bras et qui n'est autre qu'un *bracelet*. Les ornements de ce genre trouvaient dans les ruines de Pompéi et d'Herculaneum ont presque tous cette forme. Un, entre autres, est en or et du plus parfait travail. « Le ciselé, dit le comte de Caylus, ne peut aller plus loin ; le corps du *bracelet* est formé par un serpent qui se replie en cercle et retourne deux fois sur lui-même. La richesse de la matière, la beauté de l'exécution, persuaderaient que cette parure a été celle d'une femme considérable ; et si l'on ne veut pas s'écarter de l'idée d'esclavage attachée au mot *bracelet*, il faudra dire que l'esclave qui portait cette parure était jeune et favorite. » L'amour des dames romaines pour leurs bijoux était tel que, imitant parfois les mœurs des Germains, décrites par Tacite, elles voulaient être inhumées avec leurs ornements les plus précieux. Scaevola nous a conservé la disposition testamentaire d'une femme qui voulait être mise au tombeau avec son collier de perles et ses *bracelets* d'émeraude.

Le *bracelet* était aussi une offrande de la galanterie et l'objet le plus agréable qu'un amant pût donner à l'objet de son amour. Dans plusieurs des comédies de Plaute, les amants parlent de *bracelets* qu'ils ont offerts à leurs maîtresses. Les jeunes filles s'abstenaient de porter des *bracelets*, comme chez nous elles ne portent pas de diamants. Le premier *bracelet* était présenté par le fiancé, et était pour ainsi dire un gage des fiançailles. Dans la Genèse, le serviteur d'Abraham apporte à Rebecca des *bracelets* d'or, comme présent de son futur époux.

Les Gaulois, les Celtes et les autres barbares qui fondèrent sur l'empire romain, portaient des colliers, des anneaux et des *bracelets*. C'était par une sorte particulière de *bracelets* en bronze que les Huns s'attachaient les uns aux autres pour s'exercer à vaincre ou à mourir. Diodore de Sicile dit que les Gaulois trouvaient abondamment de l'or dans leurs rivières ; qu'ils l'épuraient par le moyen du lavage, pour l'employer à la parure des femmes et même à celle des hommes. Il ajoute qu'ils en font non-seulement des anneaux, ou plutôt des cercles qu'ils portent aux deux bras et aux poignets, mais encore des colliers excessivement massifs, et même des cuirasses. Le nombre des *bracelets* gaulois qui ont été retrouvés et que possèdent nos musées est assez considérable. Ils sont en or, en argent ou en bronze. Leur décoration la plus ordinaire est le filigrane, formé d'un seul fil et contourné en spirale, ou de deux fils tordus ensemble. Ils sont ornés de pattes de verre opaque, de tables de verre rouge, ou même de véritables grenats. Dans le cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale, on en voit un en or, assez bien travaillé, et qui a à peu près la forme de nos ronds de serviette.

On a découvert dans le terroir de la commune de Montans, non loin de Gaillac, un *bracelet* gaulois qui remonte à une haute antiquité, et qui prouve que cet objet de luxe était très-répandu, même à une époque où l'industrie n'était pas fort avancée dans ses procédés. Il consiste en une lame d'or arrondie en cercle, forgée au marteau sur l'enclume, dont la largeur inégale varie, entre les lignes parallèles, de six à sept millimètres, et dont l'épaisseur, tout aussi inégale, varie entre trois et quatre millimètres. Ce cercle, ouvert comme le sont la plupart des *bracelets* gaulois, s'élargit vers ses extrémités, où il atteint treize millimètres. Mais le plus ancien *bracelet* de l'époque mérovingienne, et le plus important au point de vue historique, est celui qui a été trouvé en 1643 dans le tombeau de Chilpéric. On sait que c'était un usage généralement adopté chez ces peuples barbares d'enterrer les morts de haute condition tout habillés, et avec les armes, les bijoux, les objets de prédilection qui leur avaient appartenu. Tacite l'avait raconté dans sa *Description des mœurs des Germains*, et les découvertes de divers tombeaux ont confirmé ses paroles. Le tombeau de Chilpéric contenait des anneaux, des fibules et un magnifique *bracelet*, composé d'un cercle d'or orné d'un grand camée sur le fermoir.

Longtemps les rois, les princes, les seigneurs conservèrent l'usage de cet ornement, avec lequel les représentait mainte gravure ou miniature du temps. Les dames, au contraire, ne s'en parèrent que fort tard ; toutefois, ce serait une erreur de croire qu'elles ne portaient pas de *bracelets* avant le règne de Charles VII : on en voit un à la statue couchée sur le tombeau de la femme de saint Louis, et, dans le roman de *Parthenope de Blois*, l'héroïne a des *bracelets* d'or et d'ornicelle. Seulement, on peut dire que cet ornement resta relégué au second plan à une époque où les médaillons, les enseignes, les colliers, et surtout les ceintures, étaient plus à la mode, et, par conséquent, plus recherchés. La Renaissance fut l'âge d'or de la ciselure et de la bijouterie ; le moindre joyau sorti des mains de Benvenuto Cellini ou de ses émules était une œuvre artistique d'un grand

prix ; pourquoi faut-il que si peu soient venus jusqu'à nous ! Dans la collection Sauvageot, on voit un *bracelet* qui peut passer pour un des plus simples, mais qui pourtant a un cachet tout à fait à part : c'est une simple lame de métal, et le fermoir est formé par deux mains qui s'entrelacent. Si tant de merveilles artistiques ont disparu, la faute en est à la mode, qui règne en souveraine sur les femmes et sur les objets destinés à leur parure. La comtesse de Chateaubriand avait fait fondre les bijoux qu'elle tenait de François I^{er}, pour anéantir leurs galantes devises, et pour qu'une rivale ne pût s'en parer ; ses contemporaines mirent également les leurs au creuset, mais pour un autre motif.

Au goût des ciselures fines et délicates, des figures artistement modelées, succéda l'amour des diamants, qu'on savait tailler depuis un siècle à peine, et dont le règne commençait ; les orfèvres de la fin du xvi^e siècle ressemblent au peintre contemporain d'Apelles : ne pouvant faire des œuvres belles, ils les firent riches. Durant le xvii^e et le xviii^e siècle, les *bracelets*, depuis longtemps déjà exclusivement réservés aux dames, subirent le goût du jour. Sous Louis XIV, ils prirent ce cachet de grandeur, de majesté et même de lourdeur qui caractérise tous les arts de cette époque ; au siècle dernier, ils furent des chefs-d'œuvre de travail délicat, mais sans aucun mérite artistique ; aujourd'hui, le *bracelet* est une des branches les plus importantes de la bijouterie moderne, et convient par excellence à une société où les fortunes sont égalisées. Chez nos contemporaines, l'amour de la parure, le désir de plaire, sont aussi puissants qu'ils le furent jamais ; mais il n'est pas donné à toutes d'avoir des colliers de perles ou de diamants, tandis que la plus modeste bourgeoise peut orner son bras d'un *bracelet*. Les produits de la bijouterie française sont élégants, ingénieux, légers ; mais ils manquent de ce cachet artistique qui recommande ceux de la bijouterie romaine ; pour le véritable amateur, le joyau le plus simple, sorti de telle boutique de la Rome contemporaine, efface l'étalage le plus splendide de nos riches joailliers de la rue de la Paix. C'est que sur les bords du Tibre fleurit encore la tradition d'un art qui n'est pas éteint, et que de nombreuses découvertes, celle des nécropoles étrusques entre autres, viennent sans cesse alimenter. Le musée Campana a mis sous les yeux de nos artistes de précieux modèles, où ils pourront puiser ces principes du goût et du beau, qui ne changent jamais, et qui, après deux mille ans, s'imposent encore à notre admiration.

Les récentes découvertes de l'archéologie sont venues attester l'antiquité de l'invention des *bracelets*, dont l'usage remonte aux époques antéhistoriques. Dès les premiers jours du monde, alors que l'homme, nouveau venu sur cette planète, commence à peine sa lutte contre la nature, qu'il doit un jour dominer en maître, le goût de la parure, des ornements, des distinctions, est déjà né. Durant l'âge de pierre, quand l'art de fabriquer les métaux est encore inconnu, on trouve des épingles à cheveux en os, semblables à celles qui se portent aujourd'hui ; des colliers de coquillages ou de pierres arrondies. Une fois l'âge de bronze arrivé, l'homme profite de sa nouvelle découverte pour fabriquer des armes et des ornements ; ces bijoux consistent principalement en anneaux, épingles et *bracelets*. « Ces *bracelets* témoignent d'un goût cultivé, dit M. Desor, dans ses *Palafittes*, en décrivant ceux qui ont été trouvés dans le lac de Neuchâtel. Il y en a de tous les modèles, depuis le *bracelet* simple, composé d'une tige de bronze avec un bouton semi-cylindrique à chaque extrémité, jusqu'au large *bracelet* couvert d'élégants dessins. Ces derniers sont moins nombreux. Les plus beaux ont été trouvés dans une urne que l'on a retirée du milieu des pilotis de la station de Cortaillod. Ils étaient au nombre de six, tous intacts, et les dessins aussi nets que s'ils sortaient de l'atelier du graveur. D'autres sont composés de plusieurs fils de bronze tordus, artistement reliés. D'autres enfin sont de gros cylindres massifs recourbés, se touchant par leurs extrémités, et ornés également de dessins assez simples : c'étaient probablement des anneaux de jambes. On en voit de semblables autour de la jambe d'un squelette de femme, déposé au musée de Wiesbaden, et provenant des environs de Hoechst. Bon nombre de ces *bracelets* sont tellement petits, qu'à moins de supposer qu'ils aient été à l'usage des enfants, on ne comprend pas comment on a pu les passer par-dessus un poignet adulte. Ceci encore semble confirmer l'opinion que la race de l'époque de bronze était petite. » Sur divers points du globe, les mêmes découvertes ont été faites, et M. Lubbock, dans son curieux ouvrage, *L'Homme avant l'histoire*, a démontré que les peuplades sauvages contemporaines ressemblent à celles de l'époque antéhistorique ; que la civilisation y subit les mêmes transformations ; que chez les plus arriérées comme chez les plus avancées, le goût de l'ornement et de la parure s'y trouve développé à un égal degré ; et que, chez toutes, le *bracelet* existe, soit en coquillages, soit en pierre, soit en métal, pour celles qui ont reçu des étrangers l'art de le travailler.

BRACELLI (Jacques), historien, chancelier de la république de Gênes, né en Toscane,